

Sextines

présentées par Pierre Lartigue

Les sextines qu'on va lire ont été choisies et traduites par Pierre Lartigue, auteur d'une dix-huitième publiée pour la première fois dans le numéro 10 de *Poésie* puis dans *Ce que je vous dis trois fois est vrai*, avec couverture et gravure d'Antoni Tàpies, aux éditions Ryōan-Ji¹.

Inventée par Arnaut Daniel, qui était de Ribérac, la sextine passe avec Dante en Italie. Pétrarque en composa plusieurs et, les traduisant scrupuleusement, Vasquin Philieul de Carpentras permit à cette forme de repasser la frontière.

Elle comporte six strophes de six vers terminés par les six mêmes mots selon une permutation en spirale qui reconstruirait une septième strophe au modèle de la première.

Un envoi reprend en trois vers les six mots clefs.

Près de Cahors, aux alentours de 1230, Guilhem Peire de Cazals écrit une chanson qui n'est pas sans rappeler la sextine, bien qu'elle ne compte que cinq strophes, or, au système de permutation, il ajoute celui de rimes : les mots terminaux de sa première strophe sont : *benastruc, vol, amistat, grat, col, aluc*.

Nous pourrions appeler cela l'« hérésie quercinoise ».

Les *Erreurs Amoureuses* de Pontus de Tyard comportent des sextines ainsi modifiées. De Salomon Certon à Ferdinand de Gramont, tous les Français lui emboîteront le pas.

Cela n'empêche la sextine de poursuivre ailleurs sa carrière, sous sa forme pure. La gloire du *Canzoniere* lui ouvre les portes de l'Europe et les dernières lueurs du chant courtois éclairent les pièces de Fernando de Herrera, Camoens, Cervantes, puis, plus au nord, celles de Barnabé Barnes, William Alexander, William Drummond of Hawthornden, etc.

Aux siècles suivants, la sextine a réputation d'être inutilement difficile. De nombreux poètes proches de nous vont pourtant y revenir. Ezra Pound écrit *Hautefort* en 1909 et il est suivi aux États-Unis par Zukovsky, Ashberry, Harry Matthews, Ron Padget... Joan Brossa en compose deux recueils à Barcelone.

La sextine tourne comme une hélice. Prenant appui sur le son, nous voici poussés, propulsés dans le ciel ou dans l'eau de la langue et le lent vertige qu'elle procure permet d'exprimer à merveille la passion.

La première sextine choisie appartient au *Canzoniere* de Pétrarque. Vasquin Philieul la traduit en français en 1555.

*Ratto come imbrunir veggio la sera
Sospir del petto, et de li occhi esconio onde
da bagnar l'erbe, et da crollare i boschi.*

devient :

Et tout soudain que vois venir le soir
Souspirs du cœur, des yeux fais si grands ondes
qui arrosent champs et font croquer les bois.

La seconde est de l'architecte italien Leon Batista Alberti. On y retrouve un surgeon de Pétrarque :

*Sospiri esce del core, de gli occhi onde
da spegner foco e da crullare e faggi*

Les soupirs naissent de mon cœur, des yeux une onde
A étouffer le feu, à renverser les hêtres...

Dans la troisième, Fernando de Herrera transplante le Laurier de Pétrarque sur le bord du Betis (Guadalquivir).

La quatrième est de Salomon Certon, ami d'Agrippa d'Aubigné.

La cinquième enfin, la plus mystérieuse peut-être, est de Joan Brossa.

Que soient remerciés Marcel Dolfini et Montserrat Prudon, pour l'aide apportée dans les traductions de l'italien et du catalan.

Pierre Lartigue

1. Le lecteur se reportera au n° 99 d'*Action Poétique* et au travail de Pierre Lartigue « *De la sextine* ». (N.D.L.R.)

CHANT XVI

Ceste chanson ha esté faicte au cler de la lune, et envoyée de Vacluse en Avignon.

La mer n'ha point dedans ses haultes ondes
Tant d'animaulx ne par dessus la lune
Voit tant passer d'astres aucune nuit,
Ny tant d'oyseaulx hebergent par les bois
Ny tant de fleurs eut onques pré ne plage,
Que mon cœur ha d'ennuis un chacun soir.

De jour en jour j'attens le dernier soir
Qui de mes yeux ferme les tristes ondes,
En me laissant dormir en quelque plage :
Car onc mortel n'endura soubz la lune
Autant que moy, tesmoins en sont les bois,
Dans qui tout seul je vague jour et nuict :

Je n'eus jamais une tranquille nuict :
Mais souspiray depuis matin et soir,
Qu'amour me fait un citoyen des bois.
Quand j'auray paix, la mer sera sans ondes,
Et au soleil donra clarté la lune,
Et fleurs d'Avril mourront par toute plage.

Je me consume allant de plage en plage
De jour pensif, plorant toute la nuict
Suis sans repos comme est la belle lune ;
Et tout soubdain que vois venir le soir
Souspirs du cœur, des yeux fais si grands ondes
Qu'arrozent champs, et font crosler les bois.

Je hais la ville et aime mieux les bois ;
Car quand je suis en ceste douce plage,
Vais deschargeant avec le bruit des ondes
Mes griefz travaux dessoubz la coye nuict
Et quand est iour je n'attens que le soir,
Que le soleil donne place à la lune.

Las fussè-je ore au vague de la lune
Bien endormy dedans quelques verts bois :
Et celle-là, qui faict venir le soir
Trop tost pour moy vint seule en cille plage
Aveques moy demeurer une nuict
Et le jour fust tout temps delà les ondes.

Sur ondes faicte, aux rayons de la lune,
Et de nuict née, o Chanson, dans les bois,
Verras demain très riche plage au soir

François Pétrarque,
par Vasquin Philieul de Carpentras.

Je regarde, Amour, la terre, les fleuves, l'onde,
les oiseaux, collines, fleurs, les feuilles, les herbes
les lauriers, les myrthes, pins et sapins, les hêtres,
la neuvième sphère, l'autre où sont les étoiles,
les sept infimes que les planètes abritent,
et je me tourne vers la gracieuse dame.

Tout cela ne m'est rien, excepté cette dame,
qui éclipse le soleil et vient troubler l'onde,
si bien que seuls brillent le monde qui l'abrite ;
les lieux où d'un beau pied elle foule, les herbes,
et va, effaçant du ciel toutes les étoiles,
s'asseoir à l'ombre des genévriers, des hêtres.

Moi, je poursuis à travers la forêt de hêtres
cette si gentille, honnête et si douce dame,
mais avant de la joindre, elle est dans les étoiles,
et de si haut regarde l'hémisphère, l'onde,
notre corps mortel et l'aridité de l'herbe,
souriant de ce lieu où son âme s'abrite.

Quand je vais en ce parage où Amour s'abrite
(comme il me serait mieux de marcher sous les hêtres,
et de boire de l'eau, de déguster les herbes,
en parlant à moi-même de la chère dame),
il me montre comment dans le bleu ciel de l'onde
elle se baigne à la lumière des étoiles.

Et quand ma pensée va aux brillantes étoiles
qui dans les roses du beau visage s'abritent,
les soupirs naissent de mon cœur, des yeux une onde
à étouffer le feu, à renverser les hêtres ;
et rien plus ne me vaut contre l'altière dame
ni conseil, ni enchantement, aucun suc d'herbe.

Or, avant que ne soient sèches toutes les herbes,
et que les nuages cachent les hautes étoiles,
je tenterai de savoir si en cette dame
avare la pitié l'humilité s'abritent,
ou si elle est comme une bête sous les hêtres,
cruelle dédaignant le ciel, l'abîme et l'onde.

Il n'est pareille vertu dans l'étoile, l'onde,
ou l'herbe, et il ne me semble pas que les hêtres,
soient durs comme la femme que mon cœur abrite.

Leon Batista Alberti

Au splendide scintillement de vos yeux
l'Amour embrasa mon cœur. Sa douce flamme
fit fondre la froide et rigoureuse neige,
où s'engourdissait la braise de mon âme
et dans les minces lacets d'or des cheveux
je sentis un joug prendre et tenir mon cou.

Mon fier orgueil alors tomba de ce cou,
et je vis en vous la perte de mes yeux,
je devins le prisonnier de vos cheveux ;
Madame, puis je brûlai de tendre flamme,
or en cette douleur heureuse mon âme
ne redoute plus la force de la neige.

Dans le feu je brûle, vous gelez en neige ;
insensible à l'Amour, vous haussez le cou,
ingrate, et pour les tourmentes de mon âme
jamais un regard attendri de vos yeux ;
vous l'embrasez pourtant d'éternelle flamme,
et vous prenez ses ailes dans vos cheveux.

Voir la richesse dorée de ces cheveux
arrosée par mes pleurs et que votre neige
daigne céder place à cette mienne flamme ;
que la dureté rigide de ce cou
se laisse attendrir par la pluie de mes yeux,
en deux corps il n'y aura qu'une seule âme.

La céleste beauté venue de votre âme
enlace toujours mon âme à vos cheveux ;
et pénètre la lumière de vos yeux,
du divin pouvoir glacé de la neige ;
dressant vers le ciel joyeusement ce cou
qu'avive l'ardeur d'une immortelle flamme.

Amour, toi qui me soutiens sur cette flamme
fais rapide et fort le vol de mon âme ;
et du poids terrestre libérant le cou
flamboyant de lumière dans les cheveux
sacrés, sois sans crainte pour la dure neige
ta clarté je la regarde avec mes yeux

purs. Vivent par vous mes yeux ! Qu'ils prennent flamme !
La lumière de l'âme et l'or des cheveux
effacent la neige et sont gloire du cou.

Fernando de Herrera

J'ay veu peindre ma Fleur, et la pourtraire au vif
Sa jeunesse, son teint, ses grâces, son visage,
Ses cent mille beautez qui me tiennent captif
Rapportoient au naïf son angélique image ;
Ceste petite mine, et ce ris gracieux
Faisoient fleurir la terre, et rajeunir les cieux.

Pareils sont de tout point les beaux anges des cieux
Mais la terre n'a rien de si net de si vif :
Et le plus beau printemps n'est point si gracieux
Que sont les doux attrait de son mignard visage
Qui ne se rendroit donc des traicts de ceste image
Eust-il le cœur de fer, prisonnier et captif ?

Mais est-ce estre arrêté, mais est-ce estre captif
Que d'estre retenu de ce qui tient des cieux ?
D'ailleurs ne peut venir ceste celeste image :
Son pourtraict seulement me point jusques au vif.
Et puis si transporté, que hors de son visage
Je ne puis rien trouver qui me soit gracieux.

Amour sois favorable, Amour, sois gracieux
A ce chétif esclave, à ce pauvre captif,
Tu liras mes tourmens regardant mon visage.
Si le pouvoir de vaincre est aux hostes des cieux
Blesse son cœur pour moy, perce le jusqu'au vif
Le laissant faire joug aux pieds de ton image.

Las ! Feroy-je de cire un fantastic image,
D'un mage barbotant les mots mal gracieux ?
Charmeroy-je un esguille, et l'en poindroy-je au vif ?
Brouilleroy-je la Lune et rendroy-je captif
Le Soleil tout sanglant ? feroy-je voir des cieux
Les astres obscurcis, horrible le visage ?

Pour me rendre par là propice son visage
Pour me rendre agréable à ceste douce image
Pour me gagner son cœur benin et gracieux ?
De si meschant dessein me préservent les cieux.
Elle a trop de bonté pour livrer son captif
Au feu du désespoir, et l'y brusler tout vif.

Mon cœur brusle tout vif

Voy ce pauvre captif	aux feux de ton visage
O Bel ange des cieux	pieds de ton image
	et sois luy gracieux

Salomon Certon

SERRE

(Sextine avec trois taches)

Les oiseaux déversent des forêts de saules.
Des milliers de voix s'égaient dans les roseaux.
Volette là-haut la fumée de toute herbe.
Les feuilles disent les vérités des arbres
(car l'heure d'une plante apparaît sur les feuilles).
M'allument chandelles, des monceaux de bois.

M'allument chandelles, des monceaux de bois.
Devant l'œil sûr, les figures de ces saules
passent dans la clarté, et un tas de feuilles
rend amer l'esprit de bâtons et roseaux.
Au miroir nous avons vu des chutes d'arbres
devant une seule étoile, une seule herbe.

Volette là-haut la fumée de toute herbe.
J'abandonne les voiles. (Tache.) Le bois
enlace les noms. Ici se lient les arbres.
L'esprit ne tourne — chênes verts, rouvres, saules —
sur aucun chemin et ce sont les roseaux
qui harmonisent la chanson et les feuilles.

Car l'heure d'une plante apparaît sur les feuilles.
Tombe le secret des arbres parmi l'herbe
juste. Or le bon sens écrit avec roseaux
et nœuds appropriés. Et (tache) le bois
fait surgir la question : savoir si les saules
protègent de la foudre les autres arbres.

Les feuilles disent les vérités des arbres.
Le chemin est montré par les doigts des feuilles,
Jamais ne s'éteint la lumière des saules
de la pensée et ils n'ont pas peur de l'herbe
les bouquets de fleurs. Le pin dit : Par le bois
la cendre ne peut désarmer les roseaux.

Des milliers de voix s'égaient dans les roseaux
et un seul voyage unit des masses d'arbres.
La pierre mettait feu au fagot de bois
quand le premier vêtement était de feuilles.
Nous savons les coups ; et rate (tache) l'herbe
si elle essaie de rugir comme les saules.

O feuilles, saules, herbes, arbres et roseaux,
ô saules, herbe, feuilles, roseaux et arbres,
tout se vaut : vols de feuilles, monceaux de bois...

Joan Brossa